

Souffle d'évasion

Par Nanah

Prologue

C'est étrange de se retrouver ici, menottée, alors que le soleil brille et que la journée s'annonçait radieuse. J'appuie ma tête contre la vitre de la voiture de police dans laquelle je suis enfermée, et j'essaie d'éviter les regards des badauds qui s'agglomèrent sur le trottoir d'en face. J'ouvrirais bien la fenêtre pour respirer l'air qui se rafraîchit, mais je ne peux pas. En face, un groupe de policiers discute et l'un d'eux me désigne du regard. Je ferme les yeux.

C'est le printemps, Paris a une odeur de pluie sur le bitume chaud. Je me hâte, pressée de retrouver le petit groupe de personnes qui s'attroupe devant un porche. Leur visage s'illumine lorsque je m'approche, et nous fêtons les retrouvailles avec force cris et embrassades. Amandine, ma cousine, s'étonne de me trouver là. Elle fête aujourd'hui son anniversaire et ne sait pas ce que sa sœur, Manon, a organisé pour elle. Manon tient la main d'Alexandre, son ami, avocat comme elle, qui rencontre pour la première fois les parents de mes cousines. Il m'a toujours semblé sympathique, mais selon Amandine, il trempe dans des combines **illégal**es. Peu m'importe, ce ne sont pas mes affaires... J'embrasse affectueusement mon oncle Pascal et ma tante Françoise, et j'échange avec eux les dernières nouvelles de la famille. Ensuite, ils engagent la conversation avec Alexandre qui, un peu gauche, fait du mieux qu'il peut pour ressembler au gendre idéal.

Entre-temps, Antoine, l'ami d'Amandine nous rejoint. C'est une nouvelle surprise pour ma cousine qui, les larmes aux yeux, ne sait comment réagir.

Finalement, nous nous engouffrons dans l'immeuble, excités et inquiets de la surprise préparée par Manon : un Escape Game. Le principe est simple : une pièce fermée, et deux heures pour en sortir. Des indices dans la pièce permettent d'actionner des mécanismes, d'accéder à de nouvelles salles, et finalement d'ouvrir la première porte verrouillée pour s'échapper avant le délai imparti. Après un rapide briefing par l'organisateur, le jeu commence. Nous avons demandé à ne pas être aidés dans notre enquête, la salle n'est donc pas filmée. Si nous dépassons les deux heures, nos hôtes viendront nous délivrer.

La première salle est la reproduction d'une sordide chambre d'hôtel. Un vieux film tourne sur une télé à écran cathodique. La moquette élimée est recouverte d'un tapis non moins usé. La tapisserie en tissu est tachée par endroit de moisissures, et les meubles en bois massif portent les stigmates d'occupants peu soigneux.

Les débuts sont un peu guindés. Alexandre, voulant faire bonne impression envers ses nouveaux beaux-parents, essaie d'aider Françoise à ouvrir un coffre. Le vouvoiement reste de rigueur. Finalement, mon oncle Pascal parvient à ouvrir une porte qui mène à une salle de bains. Simultanément, Antoine ouvre une autre pièce, un petit bureau. Notre petit groupe de sept personnes se répartit joyeusement dans les différentes pièces, les indices foisonnent, chacun se donnant des indications pour ouvrir un cadenas, actionner un mécanisme, trouver un engrenage. L'ambiance s'est détendue et un joyeux bazar règne parmi nous.

Amandine pousse un cri de victoire lorsque, camouflée dans le fond d'un placard, une ultime pièce s'ouvre. Il s'agit d'une cave. Le corps d'un mannequin a été jeté en travers de la pièce et des traces de sang maculent les murs et le sol. Manon ne fait qu'y jeter un coup d'œil avant de ressortir de la pièce, écoeuvée. Amusée, je me dis intérieurement qu'elle fait bien d'être avocate d'affaires et non en droit pénal. Sa sœur se moque gentiment d'elle avant de s'élancer à la recherche de nouveaux indices. Cela fait déjà plusieurs minutes que je m'escrime à tenter plusieurs combinaisons pour ouvrir un cadenas, et je décide de continuer à m'acharner sur ce maudit mécanisme.

Il ne reste plus qu'une heure et demie de jeu.

Soudain, Pascal pousse un cri d'effroi. Mon cœur se met à battre plus fort, mon instinct me dit que ce bruit n'a rien à voir avec le jeu, qu'il s'est vraiment passé quelque chose de grave. Je mets quelques secondes à lever les yeux de mon cadenas. Amandine, me lance un regard interrogateur et s'approche de la pièce d'où nous est parvenue la plainte. Il s'agit du bureau. Là, allongé par terre, Pascal enlace Antoine. La scène me semble incongrue, jusqu'à ce que je remarque que les bras d'Antoine pendent mollement, comme s'il dormait. Pascal pousse des cris incohérents, et finit par lâcher le corps qui s'affale au sol.

Le fil du téléphone en bakélite enroulé autour du cou, Antoine gît au sol, les yeux ouverts et vitreux.

Amandine reste pétrifiée dans un coin du bureau, en état de choc. Je lis l'affolement dans ses yeux.

Alertés par les cris de Pascal, Alexandre et Manon finissent par nous rejoindre, suivis de près par Françoise. Comme privé d'air, Pascal se rue hors de la pièce, et commence à cogner sur la porte par laquelle nous sommes entrés. Peine perdue, personne ne vient ouvrir. J'entends dans un brouillard autour de moi Amandine qui se met à crier, et Manon, repliée sur elle-même, murmurer en boucle « C'est pas vrai... C'est pas vrai... ». Alexandre tente de la réconforter sans trop savoir que faire, désarmé.

Je finis par sortir du bureau et m'élanche sans trop réfléchir vers Pascal en hurlant « Qu'est-ce que tu lui as fait ? Qu'est-ce qui t'a pris ? ». Pascal, qui récidivait ses coups sur la porte se retourne vers moi, l'air défait et perdu. Le silence s'installe pendant que chacun attend la réponse de Pascal. Le seul son que l'on entend est celui des pleurs d'Amandine, qui étreint Antoine en gémissant. Pascal balbutie finalement « Mais ce n'est pas moi... Je l'ai trouvé comme ça quand je suis rentré dans le bureau... »

Je suis prise de vertige, j'ai l'impression que mes jambes ne sont plus capables de porter le poids de mon corps. J'ai envie de le croire, mais cela signifierait que quelqu'un a commis un crime et qu'il le cache en ce moment même. Que quelqu'un parmi nous est un meurtrier qui me laisserait accuser Pascal. J'attends quelques secondes, priant intérieurement pour que n'importe qui se manifeste. J'attends l'arrivée d'une personne inconnue qui, sortie de nulle part, avouerait son crime.

Je me rends compte que j'ai fermé les yeux dans cette attente insoutenable où aucun de mes vœux ne s'est réalisé. Je les rouvre finalement. Amandine, blafarde, s'est rapprochée de son père. Elle a des éclairs dans les yeux, et se jette sur lui en hurlant « Tu mens ! Tu mens ! Pourquoi tu as fait ça ? ». Pascal murmure en boucle « Ce n'est pas moi... Je te jure que ce n'est pas moi... »

Ma tante pousse brusquement son mari pour se mettre à tambouriner à son tour contre la porte, en hurlant « Au secours ! Laissez-nous sortir ! ». Nul signe de vie à l'extérieur. Je regarde l'heure : il nous reste encore une heure et quart avant la fin de notre session de jeu. Une heure et quart de cauchemar.

Les jambes flageolantes, je chancelle vers le bureau où Antoine gît, seul, les yeux tournés vers le plafond. Nul besoin d'**autopsie** pour déterminer la cause de la mort, les traces violacées autour de son cou, le fil du téléphone encore entortillé ne sont que des preuves évidentes de l'étranglement.

Le tambourinement contre la porte me donne mal à la tête. Je demande doucement à Françoise d'arrêter, il semble évident que personne ne nous entend à l'extérieur. Il n'y a que nous sept. Un macchabée, un meurtrier et cinq innocents.

Le silence se fait dans la pièce tandis que nous nous regardons en chien de faïence. Chacun d'entre nous fait le même calcul dans sa tête. Il y a un meurtrier parmi nous qui préfère laisser un membre de sa propre famille se faire accuser plutôt que se dénoncer.

Je me tourne vers les caméras qui me narguent dans chacun des coins de la pièce, inutiles. Les organisateurs n'ont pas dû les allumer, c'est la seule explication pour que personne ne vienne nous délivrer.

Du film qui passe à l'écran nous parvient un air de **Jazz** endiablé, saugrenu dans ces circonstances. Amandine se précipite pour débrancher le téléviseur, puis se tourne vers nous tous. Elle hurle « Qui a fait ça ? Qui l'a tué ? » avant d'être interrompue par un hoquet. Elle est en piteux état, ses cheveux sont collés sur son front, des larmes lui **dégoulinent** jusque dans le cou, son mascara a dessiné de sombres cernes sous ses yeux.

Je me tourne alors vers Pascal en lui demandant « Tu n'as vu personne ? Vous étiez dans la même pièce, pourtant ? ». Pascal, sous le choc, m'explique qu'il était dans la cave. Des chiffres étaient visibles sur le **tatouage** du mannequin, et il les criait à Antoine pour qu'il les renseigne sur le clavier d'un coffre-fort situé dans le bureau. N'obtenant pas de réponse d'Antoine sur le succès de l'opération, il avait fini par remonter, c'est à ce moment-là qu'il avait découvert le corps.

Je questionne alors Françoise sur l'endroit où elle se trouvait à ce moment-là. Elle me dit qu'elle était dans la même pièce que moi, occupée à regarder dans les tiroirs si elle ne voyait pas des indices. J'ai beau chercher dans mes souvenirs pour tenter de me rappeler si ses dires sont vrais, je suis incapable de me souvenir. J'étais alors tellement concentrée sur mon cadenas que j'ai occulté tout le reste. Alexandre atteste cependant ses dires. Il confirme avoir été avec elle à ce moment-là. « Je tentais de faire bonne impression » dit-il avec un sourire forcé, s'excusant de cette préoccupation si triviale alors qu'un drame se déroulait à quelques mètres de lui.

Je me tourne vers Manon, qui comprend implicitement ma question. Elle murmure qu'elle était dans la salle de bains, occupée à regarder la buée qui semblait former des chiffres sur le miroir.

Il est évident que personne ne souhaite se dénoncer. Je suis écœurée de savoir qu'un menteur en plus d'un meurtrier se cache dans ma famille.

Je remarque alors des traces sur les doigts d'Alexandre. Comme s'il avait eu la circulation des doigts coupée. Mes yeux s'écarquillent de surprise, je tente de dire

quelque chose, mais aucun mot ne peut sortir de ma bouche. Suivant mon regard affolé, Amandine voit à son tour les doigts d'Alexandre, se fige quelques instants, puis se jette sur lui en hurlant. Alexandre, décontenancé, répète en boucle en tentant d'échapper à ma cousine, « C'est pas de ma faute, je te jure que c'est pas de ma faute... » puis finit par fondre en larmes.

Il se recroqueville sur une chaise et nous explique qu'Antoine avait fait des avances à Manon quelques jours plus tôt par message. Il lui disait notamment qu'il avait hâte de venir sur Paris pour l'anniversaire d'Amandine, que cela lui donnerait l'occasion de la revoir, et qu'il pensait beaucoup à elle. Manon, alertée par ce comportement étrange avait tenté de mettre fin aux avances d'Antoine. Très vite, les messages d'Antoine avaient viré au harcèlement. Alexandre, voulant venir en aide à Manon, avait tenté de profiter qu'Antoine soit seul dans la pièce pour lui sommer d'arrêter. La conversation avait dégénéré et Antoine avait tenté de faire pression sur Alexandre en hurlant à Pascal et Françoise les combines dans lesquelles l'avocat trempait dans son cabinet. Dans une lutte silencieuse, Alexandre avait étranglé Antoine.

Sous le choc, Manon s'assoit par terre. Elle regarde Alexandre comme s'il s'agissait d'un inconnu. Quand il esquisse un geste vers elle, elle s'écarte furieusement en lui hurlant de ne pas l'approcher. Triste, apathique, Alexandre renonce.

Soudain, la porte s'ouvre. Des policiers envahissent la pièce. Nous restons là, hagards devant cette irruption. Manifestement, les caméras étaient restées branchées et les organisateurs avaient prévenu la police du drame qui s'était déroulé. Les policiers nous confirmeront plus tard cette version, ajoutant que les organisateurs avaient reçu l'instruction de ne pas ouvrir les portes afin de garder le coupable captif, sauf si le meurtrier s'en prenait à d'autres personnes.

La police, par des ordres secs, nous demande de nous aligner contre le mur. Puis, sans sommation, ils passent les menottes à ma tante. Françoise obtempère silencieusement, sans se rebiffer. Je ne comprends plus. Interloqués, nous nous regardons, sans savoir comment réagir.

Françoise se tourne vers Alexandre et lui dit merci, dans un murmure à peine audible. Je me tourne vers Alexandre, interrogative. Il garde les yeux baissés, mais sent mon regard peser sur lui. Il finit par me dire « Je ne vous ai pas menti. Ça s'est passé comme je vous l'ai dit. C'est moi qui ai passé le câble du téléphone autour du cou d'Antoine. Sauf que c'est Françoise qui a serré. Si elle ne l'avait pas fait, c'est moi qui l'aurais fait. »

Manon, en état de choc, s'appuie contre le mur et nous dit « je n'aurais pas dû lui parler d'Antoine, ça l'a rendu folle... »

Pascal, livide, se tourne vers elle et tend le bras pour la toucher, puis l'enlacer. Il lui murmure, la bouche contre ses cheveux : « ma petite chérie, le problème c'est que tu n'étais pas la première à faire les frais du comportement d'Antoine. »

Le puzzle s'emboîte.

Amandine les regarde tous deux, incrédule, sans rien dire. Son grand amour se révélait être un **sociopathe**.

Les policiers finissent par nous passer aussi les menottes. L'un d'eux, celui qui semble commander, nous rassure en nous disant que tout a été filmé, et que nous ne serons pas inquiétés si nous n'avons rien fait. J'entends mon oncle pleurer doucement.

Une sonnerie retentit, annonçant la fin du jeu.